

## NOTE DE LECTURE, VERSION COURTE :

### L'ART DE FUIR, ENQUETES SUR UNE JEUNESSE DANS LE GHETTO

**Auteur(s) contributeur : Cécile Vollaire, Professeur, SES, Académie d'Orléans-Tours**

**Auteure de l'ouvrage : Alice Goffman , Janvier 2020**

Cet ouvrage d'ethnographie urbaine résulte d'une immersion dans le quartier noir et pauvre de la 6<sup>ème</sup> rue à Philadelphie. Cette observation participante permet de montrer comment les systèmes pénal et judiciaire modulent la vie des jeunes hommes noirs défavorisés et celle de leurs familles.

Dans ce quartier de Philadelphie, la police est omniprésente, les contrôles d'identité, les arrestations font partie du quotidien depuis que le gouvernement fédéral et celui des Etats-Unis ont adopté une série de lois et de mesures visant à réprimer plus sévèrement le trafic de stupéfiants et les crimes violents. Dans ces quartiers, les jeunes nouent donc avec la police une relation de méfiance et craignent d'être arrêtés, pour de bonnes ou de mauvaises raisons. Ils cherchent à fuir la police et vivent comme des suspects ou des fugitifs. Par crainte d'être arrêtés, ils n'osent se rendre à l'hôpital, sur leur lieu de travail, chez des amis, des membres de la famille...

La police, à la traque de ces hommes, cherche par tous les moyens à obtenir des informations pour parvenir à les arrêter, elle exerce donc sur les femmes, qu'elles soient épouses, compagnes, mères, sœurs du prévenu, des menaces et des violences afin de les faire parler. Peu de femmes parviennent à résister à la pression policière et pourtant la trahison se paie cher au sein de la communauté qui va mépriser et rejeter celle qui a trahi.

Néanmoins les habitants de la 6<sup>ème</sup> rue parviennent parfois à tirer parti de leurs problèmes judiciaires. Ainsi, certaines femmes n'hésitent pas à utiliser le mandat ou la liberté conditionnelle des hommes comme « outil de contrôle social ». Les hommes eux mêmes utilisent parfois la prison comme un refuge permettant de se mettre en sécurité, loin de la rue devenue trop dangereuse. A défaut de pouvoir accéder à un compte en banque traditionnel, le bureau des cautions peut également servir de « banque » permettant au moins de maintenir l'argent en sécurité, au moment de la libération. Le statut de fugitif permet aussi à certains hommes de servir d'alibi pour ne pas honorer certaines obligations.

Ces éléments montrent que c'est à partir du système pénal que les jeunes se forgent une identité et même qu'ils nouent entre eux des relations. Mais cette construction identitaire est plutôt l'humiliante et dégradante, ces jeunes ne maîtrisent pas leur destin.

Tout un commerce parallèle se développe dans le quartier. Les personnes qui gravitent autour des jeunes hommes, sous contrôle judiciaire ou même des détenus, ont compris qu'elles pouvaient tirer bénéfice de la situation en proposant des biens et des services monnayés: faire passer en contrebande de l'argent et de la drogue aux détenus, fournir de l'urine « clean », fournir des papiers d'identité...Par ailleurs, les personnes qui travaillent au sein du système judiciaire (les greffiers, les gardiens de prison, les travailleurs sociaux et superviseurs de maison de transition) peuvent, elles-mêmes accorder des avantages aux détenus solvables. Les greffiers peuvent ainsi assez facilement différer une audience alors que les gardiens de prison peuvent améliorer le quotidien des détenus en leur accordant la possibilité de se procurer de la drogue, des couteaux, des téléphones portables, des moments d'intimité avec des femmes lors des visites...cette forme de corruption du corps du système judiciaire est, toutefois, le fait d'une minorité d'agents.

Néanmoins, certains habitants du quartier de la 6<sup>ème</sup> rue parviennent à rester « clean » dans un monde « dirty », soit en s'isolant soit en parvenant à concilier ces deux mondes. Les gens « cleans » ne sont pas pour autant épargnés des difficultés liées au quartier, à la misère et au racisme.

